

I – Virgile, *Géorgiques* IV, 458-509

*Le berger Aristée a perdu ses abeilles, mortes de faim. Il interroge le dieu Protée pour savoir d'où lui vient ce châtement divin.*

C'est une divinité qui te poursuit de sa colère : tu expies un grand forfait ; ce châtement, c'est Orphée, qu'il faut plaindre pour son sort immérité, qui le suscite contre toi, à moins que les Destins ne s'y opposent, et qui exerce des sévices cruels pour l'épouse qu'on lui a ravie. Tandis qu'elle te fuyait en se précipitant le long du fleuve, la jeune femme, – et elle allait en mourir, – ne vit pas devant ses pieds une hydre monstrueuse qui hantait les rives dans l'herbe haute. Le choeur des Dryades de son âge emplît alors de sa clameur le sommet des montagnes ; on entendit pleurer les contreforts du Rhodope, et les hauteurs du Pangée, et la terre martiale de Rhésus, et les Gètes, et l'Hèbre, et Orithye l'Actiade. Lui, consolant son douloureux amour sur la creuse écaille de sa lyre, c'est toi qu'il chantait, douce épouse, seul avec lui-même sur le rivage solitaire, toi qu'il chantait à la venue du jour, toi qu'il chantait quand le jour s'éloignait.

Il entra même aux gorges du Ténare, portes profondes de Dis, et dans le bois obscur à la noire épouvante, et il aborda les Mânes, leur roi redoutable, et ces coeurs qui ne savent pas s'attendrir aux prières humaines. Alors, émues par ses chants, du fond des séjours de l'Érèbe, on put voir s'avancer les ombres minces et les fantômes des êtres qui ne voient plus la lumière, aussi nombreux que les milliers d'oiseaux qui se cachent dans les feuilles, quand le soir ou une pluie d'orage les chasse des montagnes : des mères, des maris, des corps de héros magnanimes qui se sont acquittés de la vie, des enfants, des jeunes filles qui ne connurent point les noces, des jeunes gens mis sur des bûchers devant les yeux de leurs parents, autour de qui s'étendent le limon noir et le hideux roseau du Cocyte, et le marais détesté avec son onde paresseuse qui les enserme, et le Styx qui neuf fois les enferme dans ses plis. Bien plus, la stupeur saisit les demeures elles-mêmes et les profondeurs Tartaréennes de la Mort, et les Euménides aux cheveux entrelacés de serpents d'azur ; Cerbère retint, béant, ses trois gueules, et la roue d'Ixion s'arrêta avec le vent qui la faisait tourner.

Déjà, revenant sur ses pas, il avait échappé à tous les périls, et Eurydice lui étant rendue s'en venait aux souffles d'en haut en marchant derrière son mari (car telle était la loi fixée par Proserpine), quand un accès de démence subite s'empara de l'imprudent amant – démence bien pardonnable, si les Mânes savaient pardonner ! Il s'arrêta, et juste au moment où son Eurydice arrivait à la lumière, oubliant tout, hélas ! et vaincu dans son âme, il se tourna pour la regarder. Sur-le-champ tout son effort s'écroula, et son pacte avec le cruel tyran fut rompu, et trois fois un bruit éclatant se fit entendre aux étangs de l'Averne. Elle alors : "Quel est donc, dit-elle, cet accès de folie, qui m'a perdue, malheureuse que je suis, et qui t'a perdu, toi, Orphée ? Quel est ce grand accès de folie ? Voici que pour la seconde fois les destins cruels me rappellent en arrière et que le sommeil ferme mes yeux flottants. Adieu à présent ; je suis emportée dans la nuit immense qui m'entoure et je te tends des paumes sans force, moi, hélas ! qui ne suis plus tienne."

Elle dit, et loin de ses yeux tout à coup, comme une fumée mêlée aux brises ténues, elle s'enfuit dans la direction opposée ; et il eut beau tenter de saisir les ombres, beau vouloir lui parler encore, il ne la vit plus, et le nocher de l'Orcus ne le laissa plus franchir le marais qui la séparait d'elle. Que faire ? où porter ses pas, après s'être vu deux fois ravir son épouse ? Par quels pleurs émouvoir les Mânes, par quelles paroles les Divinités ? Elle, déjà froide, voguait dans la barque Stygienne.

II - Ovide, *Métamorphoses*, X 1-63

*On vient de célébrer le mariage d'Iphis et Ianthe ; le dieu des mariages, Hyménée, se rend ensuite à une autre cérémonie.*

De là, par les champs de l'espace, Hyménée, couvert de tissus éclatants, s'élance vers les rives de l'Hèbre. Il vient ; Orphée l'appelle, mais il l'appelle en vain. Le dieu parut, il est vrai, mais il n'apporta ni paroles sacrées, ni visage souriant, ni fortunés présages. La torche même qu'il balance pétillait, et ne jette que des flots de cuisante fumée ; Hymen l'agite sans pouvoir en ranimer la flamme.

C'était le prélude d'un plus affreux malheur ; car tandis que la nouvelle épouse, accompagnée de la troupe des Naiades, court au hasard parmi les herbes fleuries, la dent d'un reptile pénètre dans son pied délicat. Eurydice expire. Quand le chantre du Rhodope l'eut assez pleurée à la face du ciel, résolu de tout affronter, même les ombres, il osa descendre vers le Styx par la porte du Ténare, à travers ces peuples légers, fantômes honorés des tributs funèbres ; il aborda Perséphone et le maître de ces demeures désolées, le souverain des mânes. Les cordes de sa lyre frémissent ; il chante : « Ô divinités de ce monde souterrain où retombe tout ce qui naît pour mourir, souffrez que laissant les détours d'une éloquence artificieuse, je parle avec sincérité. Non, ce n'est pas pour voir le ténébreux Tartare que je suis descendu sur ces bords. Non, ce n'est pas pour enchaîner le monstre dont la triple tête se hérissé des serpents de Méduse. Ce qui m'attire, c'est ma jeune épouse. Une vipère, que son pied foula par malheur, répandit dans ses veines un poison subtil, et ses belles années furent arrêtés dans leur cours. J'ai voulu me résigner à ma perte ; je l'ai tenté, je ne le nierai pas : l'Amour a triomphé. L'Amour ! il est bien connu dans les régions supérieures. L'est-il de même ici, je l'ignore : mais ici même je le crois honoré, et si la tradition de cet antique enlèvement n'est pas une fable, vous aussi, l'Amour a formé vos nœuds. Oh ! par ces lieux pleins de terreur, par ce chaos immense, par ce vaste et silencieux royaume, mon Eurydice !.. de grâce, renouez ses jours trop tôt brisés ! Tous nous vous devons tribut. Après une courte halte, un peu plus tôt, un peu plus tard, nous nous empressons vers le même terme... C'est ici que nous tendons tous... Voici notre dernière demeure, et vous tenez le genre humain sous votre éternel empire. Elle aussi, quand le progrès des ans aura mûri sa beauté, elle aussi pourra subir vos lois. Qu'elle vive ! c'est la seule faveur que je demande. Ah ! si les destins me refusent la grâce d'une épouse, je l'ai juré, je ne veux pas revoir la lumière. Réjouissez-vous de frapper deux victimes ! »

Il disait, et les frémississements de sa lyre se mêlaient à sa voix, et les pâles ombres pleuraient. Il disait, et Tantale

ne poursuit plus l'onde fugitive, et la roue d'Ixion s'arrête étonnée, et les vautours cessent de ronger le flanc de Tityus, et les filles de Bélus se reposent sur leurs urnes, et toi, Sisyphe, tu t'assieds sur ton fatal rocher. Alors, pour la première fois, des larmes, ô triomphe de l'harmonie ! mouillèrent, dit-on, les joues des Euménides. Ni la souveraine des morts, ni celui qui règne sur les mânes ne peuvent repousser sa prière. Ils appellent Eurydice. Eurydice était là parmi les ombres nouvelles, et d'un pas ralenti par sa blessure, elle s'avance. Il l'a retrouvée, mais c'est à une condition. Le chantre du Rhodope ne doit jeter les yeux derrière lui qu'au sortir des vallées de l'Averne : sinon la grâce est révoquée.

Ils suivent, au milieu d'un morne silence, un sentier raide, escarpé, ténébreux, noyé d'épaisses vapeurs. Ils n'étaient pas éloignés du but ; ils touchaient à la surface de la terre, lorsque, tremblant qu'elle n'échappe, inquiet, impatient de voir son amante, Orphée tourne la tête. Soudain elle est rentrainée dans l'abîme. Il lui tend les bras, il cherche son étreinte, il veut la saisir ; elle s'évanouit, et l'infortuné n'embrasse que son ombre. C'en est fait ! elle meurt pour la seconde fois : mais elle ne se plaint pas de son époux. Et de quoi se plaindrait-elle ? Il l'aimait. Adieu ! ce fut le dernier adieu, et à peine parvint-il aux oreilles d'Orphée : déjà l'Enfer a reconquis sa proie.

Orphée demeure glacé. Perdre deux fois sa compagne ! (...) Il prie ; il veut en vain repasser l'Achéron. Le nocher le repousse. Et pourtant, sept jours entiers, couvert de poussière, sevré des dons de Cérès, il reste sur la rive du fleuve, immobile, se repaissant du trouble de son âme, de sa douleur et de ses larmes.

### III - Jean Cocteau, *Orphée*, scènes VII-IX

*Orphée et Eurydice ne sont pas très heureux en ménage, surtout depuis qu'Orphée passe tout son temps avec un cheval qui lui donne des prophéties... mais Eurydice s'empoisonne en léchant la colle d'une enveloppe.*

ORPHÉE, *pleurant, effondré sur la table* : Morte. Eurydice est morte. (*Il se lève.*) Eh bien... je l'arracherai à la mort ! S'il le faut, j'irai la chercher jusqu'aux Enfers !

HEURTEBISE : Orphée... écoutez-moi. Du calme. Vous m'écoutez...

ORPHÉE : Oui... je serai calme. Réfléchissons. Trouvons un plan...

HEURTEBISE : Je connais un moyen.

ORPHÉE : Vous !

HEURTEBISE : Mais il faut m'obéir et ne pas perdre une minute.

ORPHÉE : Oui.

*Toutes ces répliques d'Orphée, il les prononce dans la fièvre et la docilité. La scène se déroule avec une extrême vitesse.*

HEURTEBISE : La Mort est entrée chez vous pour prendre Eurydice.

ORPHÉE : Oui...

HEURTEBISE : Elle a oublié ses gants de caoutchouc.

*Un silence. Il s'approche de la table, hésite et prend les gants de loin comme on touche un objet sacré.*

ORPHÉE, *avec terreur* : Ah !

HEURTEBISE : Vous allez les mettre.

ORPHÉE : Bon.

HEURTEBISE : Mettez-les. (*Il les lui passe. Orphée les met.*) Vous irez voir la Mort sous prétexte de les lui rendre et grâce à eux vous pourrez parvenir jusqu'à elle.

ORPHÉE : Bien...

HEURTEBISE : La Mort va chercher ses gants. Si vous les lui rapportez, elle vous donnera une récompense. Elle est avare, elle aime mieux prendre que donner et comme elle ne rend jamais ce qu'on lui laisse prendre, votre démarche l'étonnera beaucoup. Sans doute vous obtiendrez peu, mais vous obtiendrez toujours quelque chose.

ORPHÉE : Bon.

HEURTEBISE, *il le mène devant le miroir* : Voilà votre route.

ORPHÉE : Ce miroir ?

HEURTEBISE : Je vous livre le secret des secrets. Les miroirs sont les portes par lesquelles la Mort va et vient. Ne le dites à personne. Du reste, regardez-vous toute votre vie dans une glace et vous verrez la Mort travailler comme des abeilles dans une ruche de verre. Adieu. Bonne chance ! (...)

### SCÈNE IX

*Orphée sort de la glace,*

ORPHÉE : Vous êtes encore là ?

HEURTEBISE : Eh bien, racontez vite.

ORPHÉE : Mon cher, vous êtes un ange.

HEURTEBISE : Pas du tout.

ORPHÉE : Si, si, un ange, un vrai ange. Vous m'avez sauvé.

HEURTEBISE : Eurydice ?

ORPHÉE : Une surprise. Regardez bien.

HEURTEBISE : Où ?

ORPHÉE : La glace. Une, deux, trois.

*Eurydice sort de la glace*

HEURTEBISE : Elle !

EURYDICE : Oui, moi. Moi la plus heureuse des épouses, moi la première femme que son mari ait eu l'audace de venir reprendre chez les morts.

ORPHÉE : « Mme Eurydice reviendra des Enfers. » Et nous qui refusions un sens à cette phrase.

EURYDICE : Chut, mon chéri ; rappelle-toi ta promesse. On ne reparlera plus jamais du Cheval.

ORPHÉE : Où avais-je la tête ?

EURYDICE : Et vous savez, Heurtebise, il a découvert le chemin tout seul. Il n'a pas hésité une seconde. Il a eu l'idée géniale de mettre les gants de la Mort.

HEURTEBISE : C'est ce qu'on appelle, si je ne me trompe, se donner des gants.

ORPHÉE, *très vite* : Enfin... le principal était de réussir. (*Il fait mine de retourner vers Eurydice.*)

EURYDICE : Attention !

ORPHÉE : Oh ! (*Il se fige.*)

HEURTEBISE : Qu'avez-vous ?

ORPHÉE : Un détail, un simple détail. Au premier moment la chose paraît effrayante, mais avec un peu de prudence tout s'arrangera.

EURYDICE : Ce sera une affaire d'habitude.

HEURTEBISE : De quoi s'agit-il ?

ORPHÉE : D'un pacte. J'ai le droit de reprendre Eurydice, je n'ai pas le droit de la regarder. Si je la regarde, elle disparaît.

HEURTEBISE : Quelle horreur !

EURYDICE : C'est intelligent de décourager mon mari !

ORPHÉE, *faisant passer Heurtebise devant lui* : Laisse, laisse, je ne me décourage pas. Il lui arrive ce qui nous est arrivé. Vous pensez bien qu'après avoir accepté cette clause — il le fallait coûte que coûte — nous avons passé par toutes vos transes. Or, je le répète, c'est faisable. Ce n'est pas facile, certes non, mais c'est faisable. J'estime que c'est moins dur que de devenir aveugle.

EURYDICE : Ou que de perdre une jambe.

ORPHÉE : Et puis... nous n'avons pas le choix.

EURYDICE : Il y a même des avantages. Orphée ne connaîtra pas mes rides.

HEURTEBISE : Bravo ! Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bonne chance.

ORPHÉE : Vous nous quittez ?

HEURTEBISE : Je crains que ma présence ne vous dérange. Vous devez avoir tant de choses à vous dire.

#### IV - Virgile, *Géorgiques*, IV 509-527

On conte qu'il pleura durant sept mois entiers sous une roche aérienne, aux bords du Strymon désert, charmant les tigres et entraînant les chênes avec son chant. Telle, sous l'ombre d'un peuplier, la plaintive Philomèle gémit sur la perte de ses petits, qu'un dur laboureur aux aguets a arrachés de leur nid, alors qu'ils n'avaient point encore de plumes, elle passe la nuit à pleurer, et, posée sur une branche, elle recommence son chant lamentable, et de ses plaintes douloureuses emplit au loin l'espace. Ni Vénus, ni aucun hymen ne fléchirent son cœur ; seul, errant à travers les glaces hyperboréennes et le Tanais neigeux et les guérets du Riphée que les frimas ne désertent jamais, il pleurait Eurydice perdue et les dons inutiles de Dis.

Les mères des Cicones, voyant dans cet hommage une marque de mépris, déchirèrent le jeune homme au milieu des sacrifices offerts aux dieux et des orgies du Bacchus nocturne, et dispersèrent au loin dans les champs ses membres en lambeaux. Même alors, comme sa tête, arrachée de son col de marbre, roulait au milieu du gouffre, emportée par l'Hèbre Oeagrien, "Eurydice !" criaient encore sa voix et sa langue glacée, "Ah ! malheureuse Eurydice !" tandis que sa vie fuyait, et, tout le long du fleuve, les rives répétaient en écho : "Eurydice !"

#### V - Ovide, *Métamorphoses*, XI 1-53

Tandis que, par ses accents, le chanter de Thrace entraîne sur ses pas les forêts, les bêtes féroces et les rochers émus, voici que, du haut d'une colline les bacchantes furieuses, au sein couvert de sanglantes dépouilles, aperçoivent Orphée qui marie ses chants aux accords de sa lyre. Une d'elles, les cheveux épars et flottant dans les airs : « Le voilà, s'écrie-t-elle, le voilà, celui qui nous méprise » et elle frappe de son thyrses la bouche harmonieuse du prêtre d'Apollon. Le trait enveloppé de feuillage laisse sans blesser une empreinte légère. Une autre s'arme d'un caillou qui, lancé dans les airs, est vaincu par les accords de la lyre et des chants, et comme pour implorer le pardon d'une si criminelle audace, vient tomber suppliant aux pieds du poète. La fureur des Ménades s'en accroît ; elles ne connaissent plus de bornes : l'aveugle Érinnyes les possède ; les chants divins auraient émoussé tous leurs traits, mais une horrible clameur s'élève : la flûte de Phrygie, les timbales, le bruit des mains frappées, les hurlements des bacchantes étouffent de leurs sons discordants les sons harmonieux de la lyre ; alors seulement les rochers se teignent du sang du chanter dont ils n'entendaient plus la voix. Les innombrables oiseaux, les serpents, les bêtes féroces qu'avait attirés la lyre, et qui semblaient être encore sous le charme de la voix d'Orphée, la troupe furieuse des Ménades les disperse. Puis elles tournent contre le chanter leurs mains criminelles. Tel l'oiseau de la nuit, si le jour l'a surpris dans la plaine, est entouré d'une foule d'oiseaux attirés par sa vue : ou tel, le matin, aux yeux des spectateurs, un cerf qui doit périr dans l'arène est livré en proie à une meute féroce, ainsi les Ménades entourent Orphée, le frappent de leurs thyrses verdoyants, faits pour un autre usage. Celles-ci s'arment de glèbes ; celles-là, de branches arrachées ; d'autres lancent d'énormes cailloux. Tout sert d'arme à leur fureur. Non loin de là des bœufs traçaient avec le soc des sillons dans la plaine, et de robustes laboureurs confiaient à la terre l'espoir de la moisson et le prix de leurs sueurs. À la vue de la troupe furieuse, ils s'enfuient, abandonnant les instruments de leur travail de tous côtés demeurent dispersés dans les champs et les sarcloirs, et les longs hoyaux, et les râtaux pesants. Les bacchantes s'en emparent, arrachent jusqu'aux cornes des bœufs, et retournent, en furie, achever les destins du chanter de la Thrace. Il leur tendait ses mains suppliantes, et sa voix, pour la première fois impuissante, leur adressait des prières inutiles. Leurs mains sacrilèges lui donnent la mort, et cette bouche, ô Jupiter ! cette bouche dont les accents s'étaient fait entendre des rochers, et avaient ému les monstres des forêts, laisse passer son âme qui s'exhale dans les airs.

Les oiseaux attristés, Orphée, les bêtes féroces, les durs rochers, les forêts, si souvent entraînées par tes chants, te pleurèrent : les arbres dépouillèrent leur feuillage, et on dit que les fleuves s'accrurent de leurs larmes. Les Naiades, les Dryades se couvrirent de voiles funèbres, et laissèrent flotter leurs cheveux en signe de douleur. Les membres d'Orphée sont dispersés en divers lieux. Hèbre glacé, tu reçois sa tête et sa lyre, et, ô prodige tandis que le fleuve les entraîne, sa lyre fait entendre des plaintes, sa langue inanimée en murmure, et les échos du rivage y répondent.

VI - Jean Cocteau, *Orphée*, scènes IX et X

ORPHÉE : Oh ! ces tambours, ces tambours ! Ils approchent, Heurtebise, ils tonnent, ils éclatent, ils vont être là.

HEURTEBISE : Vous avez déjà fait l'impossible.

ORPHÉE : À l'impossible je suis tenu.

HEURTEBISE : Vous avez résisté à d'autres cabales.

ORPHÉE : Je n'ai pas encore résisté jusqu'au sang.

HEURTEBISE : Vous m'effrayez... (*Le visage d'Heurtebise exprime une joie surhumaine.*)

ORPHÉE : Que pense le marbre dans lequel un sculpteur taille un chef-d'œuvre ? Il pense : « On me frappe, on m'abîme, on m'insulte, on me brise, je suis perdu. » Ce marbre est idiot. La vie me taille, Heurtebise ! Elle fait un chef-d'œuvre. Il faut que je supporte ses coups sans les comprendre. Il faut que je me raidisse. Il faut que j'accepte, que je me tienne tranquille, que je l'aide, que je collabore, que je lui laisse finir son travail.

HEURTEBISE : Les pierres !

*Des pierres brisent les vitres et tombent dans la chambre.*

ORPHÉE : Du verre blanc. C'est la chance ! la chance ! J'aurai le buste que je voulais.

*Une pierre casse la glace.*

HEURTEBISE : La glace !

ORPHÉE : Pas la glace !

*Il s'élance sur le balcon.*

HEURTEBISE : Elles vont vous écharper.

*On entend des clameurs et des tambours.*

ORPHÉE, *de dos sur le balcon, il se penche* : Mesdames ! (*Rafale de tambours.*) Mesdames ! (*Rafale de tambours.*) Mesdames ! (*Rafale de tambours.*)

*Il se précipite vers la droite, partie invisible du balcon. Les tambours couvrent sa voix. Ténèbres. Heurtebise tombe à genoux et se cache le visage.*

*Tout à coup une chose vole par la fenêtre et tombe dans la chambre. C'est la tête d'Orphée. Elle roule vers la droite et s'arrête au premier plan. Heurtebise pousse un faible cri. Les tambours s'éloignent.*

## SCÈNE X

LA TÊTE D'ORPHÉE, *elle parle avec la voix d'un grand blessé* : Où suis-je ? Comme il fait noir... Comme j'ai la tête lourde. Tout mon corps, mon corps me fait si mal. J'ai dû tomber du balcon. J'ai dû tomber de très haut, de très haut, très haut sur la tête. Et ma tête... ? au fait, oui... je parle de ma tête... où est-elle, ma tête ? Eurydice ! Heurtebise ! Aidez-moi ! où êtes-vous ? Allumez la lampe. Eurydice ! Je ne vois pas mon corps. Je ne trouve plus ma tête. Je n'ai plus ni tête ni corps. Je ne comprends plus. Et j'ai du vide, j'ai du vide partout. Expliquez-moi. Réveillez-moi. Au secours ! Au secours ! Eurydice ! (*Comme une plainte.*) Eurydice... Eurydice... Eurydice... Eurydice... Eurydice...

*Entre Eurydice, sortant du miroir. Elle reste sur place.*

EURYDICE : Mon chéri ?

LA TÊTE D'ORPHÉE : Eurydice... c'est toi ?

EURYDICE : C'est moi.

LA TÊTE D'ORPHÉE : Où est mon corps ? Où ai-je mis mon corps ?

EURYDICE : Ne cherche pas. Ne t'agace pas. Donne-moi la main.

LA TÊTE D'ORPHÉE : Où est ma tête ?...

EURYDICE, *prenant le corps invisible par la main* : J'ai ta main dans ma main. Marche. N'aie pas peur. Laisse-toi conduire...

LA TÊTE D'ORPHÉE : Où est mon corps ?

EURYDICE : Près de moi. Contre moi. Maintenant, tu ne peux plus me voir et j'ai la permission de t'emmener.

LA TÊTE D'ORPHÉE : Et ma tête, Eurydice... ma tête... où ai-je mis ma tête ?

EURYDICE : Laisse, mon amour, ne t'occupe plus de ta tête...

*Eurydice et le corps invisible d'Orphée s'enfoncent dans le miroir.*

- (I, II) Quelles différences y a-t-il entre le récit de Virgile et celui d'Ovide ? Pourquoi peut-on dire qu'Ovide est plus audacieux que Virgile ?
- (I, II) Quels registres adoptent les deux poètes ?
- (II, III) Quels sont les éléments communs aux deux récits ? La scène chez Cocteau est-elle uniquement comique et parodique ?
- (IV, V) Qu'est-ce qui semble surtout intéresser Virgile ? et Ovide ?
- (V, VI) Quels points communs et quelles différences peut-on observer entre les deux récits ?
- (V, VI) Comment Cocteau rend-il plus explicite la portée symbolique de la scène ?